

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles



Publié sous la direction de *M^{me} Laure Tedesco*
François TEDESCO, Éditeur, 39, boulevard Raspail, PARIS

TOURNOIS-DOUMENQ.

Photo Braun.

Pinx Kruseman van Ede.



Organe de la Société
des Poupées — Paris

LES GRIEFS DE SUZIE

Assise par terre, au milieu de sa chambre, Suzie tenait à Papillotte, sa poupée, un discours des plus véhéments : « N'êtes-vous pas honteuse, lui disait-elle, de ne rien faire du matin au soir ? A quelque heure que j'arrive, je vous trouve inoccupée, regardant bêtement devant vous. Ce n'est vraiment pas la peine d'être montée comme vous l'êtes pour ne pas savoir à quoi passer son temps.

Tante Nina vous a donné une batterie de cuisine complète, vous avez un fourneau muni des derniers perfectionnements. Vous pourriez faire de la pâtisserie, essayer les recettes de *l'Indépendant*, combiner des plats nouveaux, que sais-je ? Mais vous avez trop peur d'abîmer vos jolies mains et vous dédaigneriez d'écumer le pot-au-feu. Je vois bien ce que vous pensez, malgré votre air impassible. Vous vous dites : « Nettoyer des casseroles, laver la vaisselle ! Quelle besogne pour une poupée de ma condition. Je ne suis pas une Cendrillon ! »

La cuisine ne vous tentant pas, j'ai cru que les soins du ménage auraient pour vous plus d'attrait. Je vous ai acheté, avec mes économies, tous les ustensiles nécessaires qui ont même fait bien envie à la poupée de Marguerite, cette courageuse Colinette que j'admire tant ! Vous ne vous êtes pas servie une seule fois de votre balai, ni de votre chiffon de laine. Vos meubles sont couverts d'une couche de poussière qui

m'écœure. On ne peut toucher à rien de ce qui vous appartient sans avoir des mains de charbonnier !

Maman a eu la bonté de vous faire cadeau d'une table à ouvrage, pensant que vous auriez plus de goût pour la broderie que pour les travaux d'intérieur. Je ne vous ai pas vue une seule minute l'aiguille en main et cependant il y a dans votre trousseau pas mal de malheurs que vous auriez pu réparer. Au lieu de cela, vous laissez Pussy, le chat, jouer avec vos bobines de fil, et Dieu sait dans quel état je les retrouve dans tous les coins de la maison ! Vous n'avez pas même eu l'idée de me faire un petit ouvrage pour ma fête, après avoir vu combien je m'étais donné de peine pour broder le sachet que j'ai offert à votre grand'mère à son anniversaire.

Vous avez voulu un écritoire, un pupitre, des livres, un tableau noir, des cahiers. A quoi tout cela vous a-t-il servi ? Je ne vous ai jamais vue faire une addition ni une page d'écriture.

Vous restez là, toute la journée, comme une momie, à regarder les mouches voler. Ah ! parlons-en ! C'est bien amusant d'avoir une poupée aussi bête ! Il y a des moments où j'ai envie de vous jeter par la fenêtre.

Vous n'êtes même pas capable de marcher, à votre âge ! Pour vous faire faire trois pas, il faut vous prendre par le bras, ce qui ne vous empêche pas d'avoir un petit air content de vous qui m'exaspère !

Je sais bien ce que vous aimez : mettre des belles robes et des beaux chapeaux, vous contempler dans

des miroirs et vous promener dans votre voiture du matin au soir. Une jolie occupation, ma foi ! et dont vous avez lieu d'être fière. La coquetterie est un très vilain défaut, mademoiselle Papillotte, et si vous continuez je donnerai toutes vos toilettes et vous laisserai toujours avec la même robe.

Cela ne vous empêche pas de sourire ? Rira bien qui rira la dernière. D'abord, je vais vous mettre dans le cabinet noir, au pain sec, comme une vilaine paresseuse que vous êtes ! Et puis je dirai à toutes vos amies que vous n'êtes bonne à rien. Et quand nous irons à « la Montagne » je vous ferai honte devant Claudette, la poupée de la petite fermière, qui aide déjà sa maman à porter le lait et à dénicher les œufs. Disparaissez, vilaine Papillotte, je ne veux plus vous voir ! »

JEANNOT LAPIN

Vous rappelez-vous Jeannot lapin, vous savez bien, Jeannot lapin qui demeurait avec toute sa famille dans le bois de sapin ? La porte de son terrier était située sur la grosse racine du plus grand sapin et, quand on passait par là aux heures où la nichée rentrait au bercail, on voyait deux, trois, quatre, cinq petites queues blanches disparaître dans le trou, car Jeannot lapin avait deux petits frères et deux petites sœurs qui s'appelaient... qui s'appelaient... Ah ! J'ai oublié leurs noms ! Le diable emporte une vieille bonne femme qui veut se mêler de raconter des histoires et qui ne sait

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

VOILE DE FAUTEUIL

Fournitures jointes à ce numéro : Toile dessinée coton blanc M F A.

Beaucoup d'entre vous m'ont demandé de leur envoyer des carrés dessinés sur toile, comme leur maman en ont reçus dans leur journal¹.

Chaque carré est bordé d'une suite de petits œillets en anglaise également.

Montez ces deux petits carrés en jêlé de fauteuil



J'espère que ceux-ci seront tout à fait à votre convenance. Regardez comme ils sont amusants.

L'un représente une petite ruche autour de laquelle bourdonnent les abeilles, le second nous montre un canard sortant de la mare. Le tout est brodé en anglaise, tout simplement avec tiges au point de cordonnet, ainsi que les lignes qui marquent le terrain et les oiseaux qui volètent dans le ciel.

en posant entre les deux un entre-deux de Cluny qui les relie.

Entourez ces carrés réunis par le même entre-deux, posez un picot sur les trois côtés, et, en bas, ajoutez une petite frange à glands assortie.

Vous pouvez aussi faire un petit coussin, deux pelotes, selon votre désir.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).



Têtière rustique.

— Quelle est cette broderie, tante, elle n'a pas l'air difficile?

— En effet, elle est très simple et tu pourras

Les feuilles sont soulignées d'un point de tige plus foncé.

La têtière terminée est entourée d'un petit galon de fantaisie, puis elle est bordée dans le bas d'une frange de fantaisie.



Fig. 1. — Têtière rustique.

Planche n° 1. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 3 fr. 75 ; garniture : 2 fr. 75.

l'utiliser comme têtière pour un fauteuil rustique.

— Choisis de préférence, pour cela, de la toile satinée écrue, par exemple. Quand tu auras coupé le morceau nécessaire, tu décalqueras ces trois roses de composition toute moderne.

Ce qui fait l'originalité de cette broderie, c'est qu'elle est exécutée avec une seule gamme de tons.

En effet, fleurs, feuilles et tiges sont brodées au passé plat avec cinq tons de simili plat mordoré.

Sac pour les jouets.

— Comment pourrais-je bien faire, tante, pour que Jeannot ne laisse plus ses jouets dans tous les coins de la maison?

— C'est bien simple, ma petite chérie, confectionne un grand sac que tu fixeras dans un coin de la chambre de ton petit frère et habitue-le à y ranger ses petites affaires.

— En effet, c'est une bonne idée à laquelle je n'avais pas songé. As-tu un modèle, tante?

— Regarde ce sac, te plairait-il?

— Mais oui, tante, veux-tu m'expliquer.

— Demande à maman qu'elle te donne un grand morceau de toile écrue de 130 de long sur 50 centimètres de large. Plie cette bande en deux et sur une des faces, tu dessineras cette petite composition.

Un cygne majestueux glisse au fil de l'eau parmi les nénuphars.

— Est-ce difficile à broder, tante?

— Non, ma chérie, et ce ne sont que des points connus de toi.

Le cygne est fait au point de tige en simili plat blanc, bec jaune, œil noir.

L'eau est représentée également au point de tige en simili vert pâle.

Les fleurs sont brodées au passé évidé en trois tons de simili plat mauve. Tiges au point de tige en trois tons de vert lierre.

Les feuilles longues des nénuphars sont brodées au passé évidé, avec deux tons de simili vert lierre.

Tu pourras doubler le sac de satinette crème.

Tu fermeras le sac tout autour, en laissant dans le haut, à droite et à gauche, 15 centimètres d'ouverture.

Tu ourleras le haut et, dans chaque ourlet, tu passeras une tringle à chaque extrémité de laquelle sera fixée la cordelière.

Tu peux, si cette idée te plaît, faire un sac semblable pour toi, pour y enfouir le linge défraîchi.

Garniture de lavabo.

— Tu n'as rien à nous proposer, cette fois, tante, pour notre chambre.

— Si, mes chéries, j'ai justement mis de côté pour vous cette gentille garniture de lavabo.

Comme il y a plusieurs pièces, vous pouvez l'entreprendre ensemble et cela ira plus vite.

— Sur quoi faut-il la faire, tante?

— Sur toile ancienne blanche, puisque ces petits napperons devront être nettoyés souvent.

— C'est gentil, toutes ces petites fleurs, tante. Est-ce difficile à broder?

— Pas le moins du monde, c'est tout simplement de la broderie anglaise pour les fleurs, de la broderie anglaise à brides pour les feuilles avec tiges au cordonnet.

Puis, chaque petit napperon est ensuite entouré d'un feston original.

Il faudra exécuter celui-ci bien régulièrement et lui donner le plus de relief possible.

Pour cela, il faudra apporter beaucoup de soin dans le rembourrage.



Fig. 2. — Sac pour les jouets.
Planche n° 2. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75 ;
cordelière et tringle : 1 fr. 75.

Carrés « Fables de La Fontaine ».

— Cela vous amuserait-il, mes mignonnes, de repasser les fables de La Fontaine en brodant? Voilà qui serait drôle, n'est-il pas vrai?

— Mais nous voulons bien, tante, cela nous amusera.

— Eh bien, voilà. Nous allons broder sur tissu la

principale scène de deux de ces fables, que vous savez certainement par cœur.

Voilà d'abord « ce maître corbeau sur un arbre perché et tenant en son bec un fromage », puis « maître renard par l'odeur alléché ».

Les deux animaux, l'arbre, le sol, sont représentés par une double ligne brodée à l'anglaise à brides. Tout le reste est ajouré à l'anglaise simple.

Chaque carré est exécuté sur batiste et mesure 30 centimètres de côté.

— A quoi pourrons-nous utiliser ces carrés, tante ?

— A bien des choses, mes petites. Pour combiner un coussin, un voile de fauteuil, pour faire un petit tapis, que sais-je encore ?

— Quand vous aurez choisi l'emploi, je vous montrerai comment les orner.

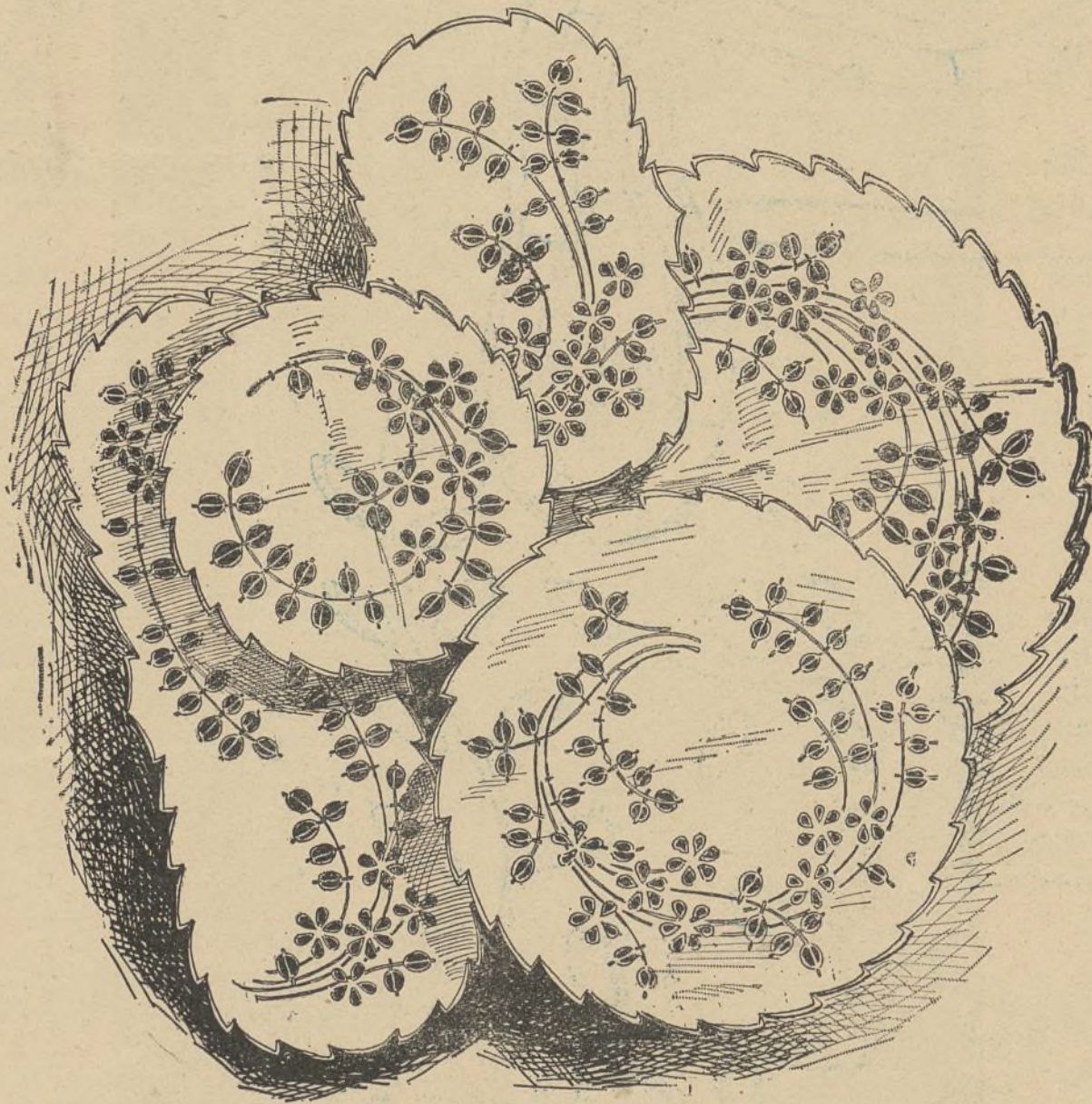


Fig. 3. — Garniture de lavabo. Dessinée avec coton : 7 fr. 50.

Enfin, les deux animaux sont accentués à l'aide de lignes au point de cordonnet.

Le second carré représente « le Renard et les raisins ».

« Maître renard, dressé contre l'arbre, essaie d'atteindre les plus belles grappes de la vigne ; ne pouvant y parvenir, il trouve les raisins trop verts et bons pour des goujats. »

Comme pour le précédent carré, vous ajoutez l'arbre, le renard, les feuilles de vigne à l'anglaise à brides. Quant aux grappes et aux petites feuilles, elles seront faites à l'anglaise simple.

Coussin ou dessus de tabouret en tapisserie.

— Tante, j'aimerais bien faire un peu de tapisserie, n'as-tu rien à me donner ?

— J'ai beaucoup de choses, au contraire, mais je voudrais savoir ce que tu désires.

— J'ai pensé que je pourrais faire un nouveau dessus pour le tabouret de ma chambre.

— J'ai ton affaire. Ce dessin est très simple et sera vite fait.

— Comment me conseilles-tu de l'exécuter, tante ?



Fig. 4 et 5. — Carrés « Fables de La Fontaine » : le « Corbeau et le renard », le « Renard et les raisins ». Dessinés et échantillonnés avec coton : 1 fr. 75 pièce sur toile.

— Puisque ta chambre est bleue, petite, je te conseille de choisir une gamme de cinq tons de laine vieux bleu. Sur la gravure, tu vois exactement où sont utilisés les tons clairs et les tons foncés.

— Et le fond, comment sera-t-il ?

— Fais-le crème, ce sera très joli.

Si tu veux et si ce travail te plaît, tu pourras faire dans la même idée un très joli coussin de pieds pour ta maman.

Dans ce cas, tu remplaceras les tons bleus par d'autres assortis au ton général de la pièce où sera logé ce coussin.

— Ça, c'est une bien bonne idée que tu me donnes, tante, et dès maintenant je vais la mettre à exécution. Je vais commencer par celui de maman et je ferai le mien ensuite.

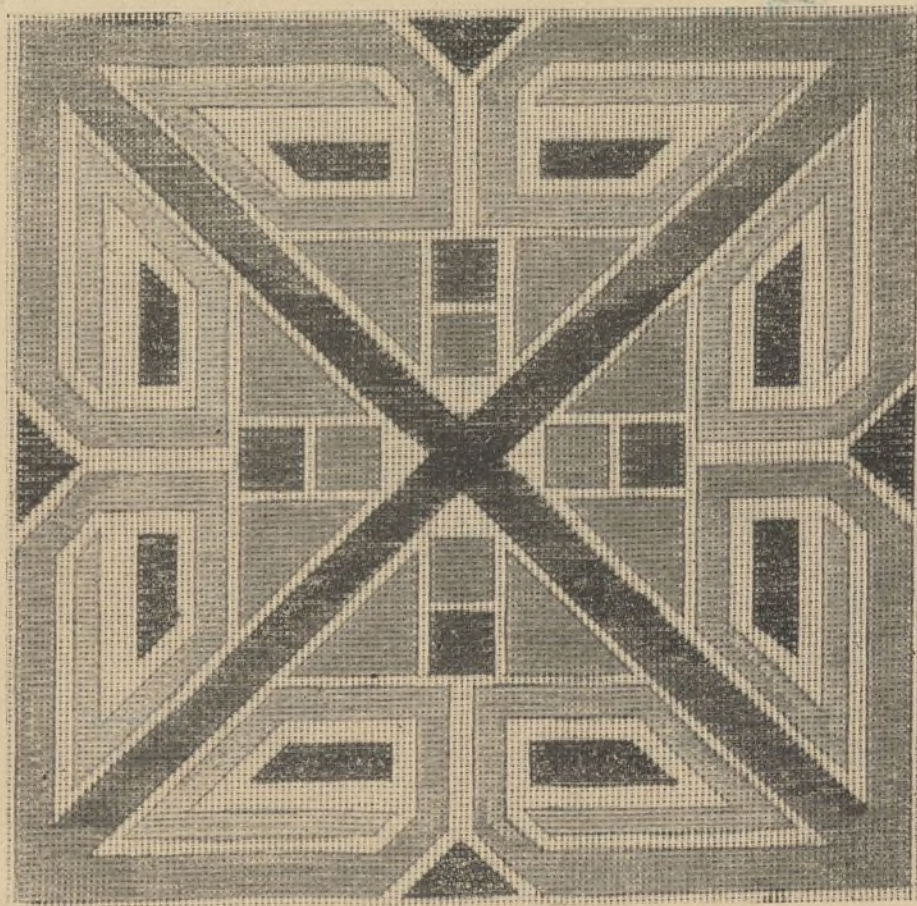


Fig. 6. — Coussin en tapisserie entièrement tramé, avec toutes les laines : 15 fr. 50.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CACHE-MAILLOT POUR FRISETTE

Si vous voulez, mes chéries, modifier l'apparence de votre jolie Frisette pour qu'elle ressemble à ces jolis poupons joufflus et roses que portent avec orgueil les jeunes mamans, faites-lui ce joli petit jackson dont je vous donne le patron.

— C'est vrai, tante Patience, nous aurons l'air ainsi de mamans pour « de vrai ».

— Eh bien, prenez un grand morceau de linon, de batiste ou de piqué, pliez-le en deux, dans le sens de la longueur et posez dessus votre patron. Epinglez-le bien de façon à ce qu'il ne bouge pas et reste bien à plat ! Coupez ensuite en laissant de chaque côté 1 bon centimètre pour faire la couture. Dans le bas, si vous voulez enjoliver votre cache-maillot, vous laisserez 3 centimètres en plus du patron, mais vous aurez soin de dessiner votre feston, juste à la limite du patron. Le tissu restant en dessous sera pour maintenir la broderie pendant l'exécution.

Pour en revenir à notre patron, taillez aussi le petit corsage bien à plat, en double, sans faire de

couture au milieu et en observant les mêmes indications que pour la jupe. Tracez aussi votre feston dans le haut du corsage et brodez le tout bien régulièrement. Découpez-le feston. Puis vous passerez

au montage. Faites d'abord une couture rabattue pour fermer la jupe.

Puis, en prenant votre milieu, froncez le haut que vous arrêtez par moitié. Egalisez les fronces et fixez la jupe au corsage par un surjet fin ou si vous êtes assez forte en couture par un petit jour échelle.

Vous pourrez, pour les bretelles, prendre deux petites bandes droites de tissu, tracer un feston tout autour et, lorsque la broderie est faite, fixer par quelques points glissés en dessous le feston au corsage.

Si la broderie ne vous convient pas, rien de plus facile que de remplacer par une dentelle, et les bretelles par des rubans avec un nœud sur les épaules.

Vous aurez alors transformé demoiselle Frisette en joli poupard de quelques mois.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

— Devine qui nous avons vu hier, oncle Fred?
 — Le grand frère?
 — Oh! Voyons, s'il avait eu une permission tu l'aurais su! Cherche bien.
 — Je donne ma langue aux chats.
 — Le filleul de maman!
 — Jean-Paul?
 — Mais non, le filleul de la guerre, le caporal Jules Ballambois, qui est arrivé sans crier gare au moment du dîner.
 — J'espère que vous l'avez bien reçu?
 — Oh! Oui! seulement, il n'est guère loquace. Pas moyen de lui tirer une parole!

— Ballambois.
 — Ballambois, c'est vrai! Eh bien! le caporal Ballambois aura bien mérité ses décorations. Mais puisqu'il n'a pas su vous expliquer ce que c'est qu'une tranchée, voulez-vous que j'essaye de vous décrire ce système de défense?
 — Oh! oui, oncle Fred. Nous voulions justement te le demander.
 — Je vais commencer par vous poser une question : « Qui a « inventé », — si je puis employer ce mot, — les tranchées? »
 — Ce sont les anciens qui creusaient des fossés pour se mettre à l'abri quand ils étaient vaincus.



Boyau conduisant à la tranchée.

— Pauvre diable! Il devait être très intimidé?
 — Je crois. Figure-toi que Jacques lui demande comment sont faites les tranchées. Tu ne sais pas ce qu'il répond? « Les tranchées? .. les tranchées... ben! c'est des tranchées ». Nous avions bien envie de rire, mais maman a froncé les sourcils et nous avons compris qu'il ne fallait pas nous moquer de lui, parce que ce n'est pas de sa faute s'il n'est pas instruit. Il s'est bien battu, oncle Fred! Il a la croix de guerre et peut-être recevra-t il aussi la croix de la Légion d'honneur, parce qu'il a défendu à lui tout seul un pont contre cent mille Allemands.
 — Cent mille! Cela me paraît beaucoup pour un seul homme.
 — C'est cinq mille, oncle Fred; Simone a mal compris.
 — Cinq mille me semble plus plausible, en effet, quoique ce soit encore un joli chiffre. S'il est vraiment exact, le caporal..., le caporal...

— C'est juste, Jacques, mais je voulais parler des temps modernes.
 — Oh! alors, ce sont les « Boches ».
 — Eh! bien, non, ce ne sont pas les Boches; ce sont les Russes, pendant la guerre de Mandchourie. Vous êtes trop jeunes pour vous rappeler la célèbre bataille du Cha-Ho. Les Russes, à l'abri dans leurs tranchées, purent « tenir » pendant plus de deux mois, et les Allemands, qui trouvèrent l'idée bonne, se jurèrent bien de la mettre à profit. Dans la guerre actuelle, ce sont eux qui inaugurèrent le système des tranchées, et eux qui nous obligèrent à l'adopter aussi.
 Disons d'abord qu'il y a deux sortes de tranchées.
 — Lesquelles, oncle Fred?
 — Les tranchées provisoires et les tranchées permanentes. Vous comprenez bien qu'on ne creuse pas de la même manière les tranchées dans lesquelles on doit résister à l'ennemi pendant des mois et

celles qui doivent servir d'abri seulement pendant quelques heures. Dans le premier cas, on s'organise minutieusement, je pourrais presque dire qu'on se meuble afin de jouir du plus de confortable possible.

— On se meuble?

— Jusqu'à un certain point, mais oui! Votre cousin Robert m'a raconté qu'ils avaient, dans leur tranchée, une superbe armoire à glace qui leur rendait bien des services. D'autres ont des buffets de salle à manger. Quelques-uns ont même des pianos. On prend dans le village ce qu'on trouve et il ne faut pas être trop difficile! Je sais des « poilus » qui couchaient sur la paille, mais qui, cet hiver, possédaient un édredon, lequel édredon faisait bien envie aux camarades!

Les soldats sont ingénieux, et nous serions bien surpris, tous, de la quantité de choses que nous découvririons dans les tranchées si nous pouvions aller y faire un petit tour.

— Ce serait une promenade dangereuse, oncle Fred!

— Aussi me garderai-je bien de vous la proposer, mes enfants.

Quel que soit le temps qu'on passera dans la tranchée, il faut toujours commencer par creuser un fossé. Cette première besogne est la plus périlleuse, car les soldats qui travaillent sont le point de mire des fusils ennemis. Mais dès qu'ils ont creusé chacun leur trou, ils peuvent répondre à la fusillade adverse et songer à améliorer leur abri.

Avec des fagots et des rondins de bois, ils construisent, face à l'ennemi, un parapet qu'ils recouvrent de terre de manière qu'il soit à peu près invisible. Les combattants sont ainsi mieux protégés. Ils procèdent alors à l'aménagement intérieur de leur tranchée. D'un côté, ils installent une banquette de tir, et, de l'autre, une banquette de repos.

— En quoi sont-elles faites?

— En terre, tout simplement. La banquette de repos est une haute marche de 50 centimètres, large d'environ autant, sur laquelle est étalée une bonne couche de paille. Les soldats qui ont besoin de repos viennent s'y allonger ou s'y asseoir et quelquefois s'y endorment.

— Mais..., oncle Fred, quand il pleut, que deviennent les soldats?

— Dans des tranchées comme celles que je viens de vous décrire, ils sont mouillés et reviennent à l'arrière couverts de boue. Mais il y a aussi des tranchées couvertes. Le toit est formé de troncs d'arbres placés obliquement en travers du fossé. Sur ces troncs d'arbres, dans le sens contraire, sont disposés des rondins. Les interstices sont ensuite bouchés avec de la terre; puis, suivant l'endroit où est creusée la tranchée, les soldats combinent un petit « décor » pour rendre leur trou invisible.

— Comment cela?

— C'est bien simple; s'ils sont dans un champ, ils laissent la terre à nu; dans un pré, ils recouvrent leur toit de gazonnages; dans une forêt, ils le dissimulent sous un amas de feuilles sèches et de fagots. Ainsi il est impossible aux aviateurs qui font des reconnaissances de découvrir l'ennemi. On m'a même raconté que certains soldats avaient semé des graines sur le toit de leur tranchée!

— Elles ont germé?

— Admirablement! Et bien malin aurait été le Boche qui se serait avisé de la présence des Français sous ces plantations si fraîches!

— Oh! quelle bonne idée, oncle Fred!

— Les soldats en ont comme cela beaucoup qui vous intéresseraient, mais malheureusement nous ne les connaissons pas toutes.

— Les tranchées sont-elles très profondes, mon oncle?

— Elles ont, en général, entre 1^m,60 et 1^m,70. Il faut même que je vous raconte, à ce propos, une petite histoire. Le colonel du ...^e régiment d'infanterie ayant été blessé, un autre colonel arrive pour le remplacer. C'était un très brave homme qui aurait certainement beaucoup plu à ses soldats, s'il n'avait pas été si grand. Mais sa tête dépassait la tranchée. Alors, comme on demandait à un « poilu » ce qu'il pensait du nouveau colonel, il s'écria, sans déguiser sa mauvaise humeur: « Le colonel? Le colonel? Voulez-vous que je vous dise? C'est deux kilomètres et demi de boyaux à approfondir de 20 centimètres. » Vous comprenez, j'espère!

— Oh! oui, oncle Fred. C'est très drôle!

— Vous savez, naturellement, ce que sont les boyaux?

— Des fossés creusés en zigzags qui relient les tranchées à l'arrière.

— Cela même, Jean. Dans les boyaux, on ne chemine pas avec grande aisance, surtout la nuit, quand on est chargé de lourds fardeaux, ce qui est le cas des cuisiniers qui apportent la soupe aux combattants. Malgré les difficultés, il ne leur arrive pas souvent de renverser leurs marmites tant ils prennent de précautions. Mais les catastrophes sont quelquefois bien près de se produire.

— Pourquoi, oncle Fred?

— Parce qu'à l'heure de la soupe il arrive aux Boches d'envoyer d'autres « marmites »! Un cuisinier, dans l'exercice de ses fonctions, fut un jour renversé par la commotion produite par le très proche éclatement d'un obus. En se relevant, il constata que, par miracle, sa bassine n'avait pas chaviré.

« Faut faire attention, dit-il à son compagnon, indemne aussi; ces sales Boches-là seraient bien capables de renverser le rata des camarades! »

Voilà tout l'effet que produisent les projectiles ennemis sur les vaillants soldats français.

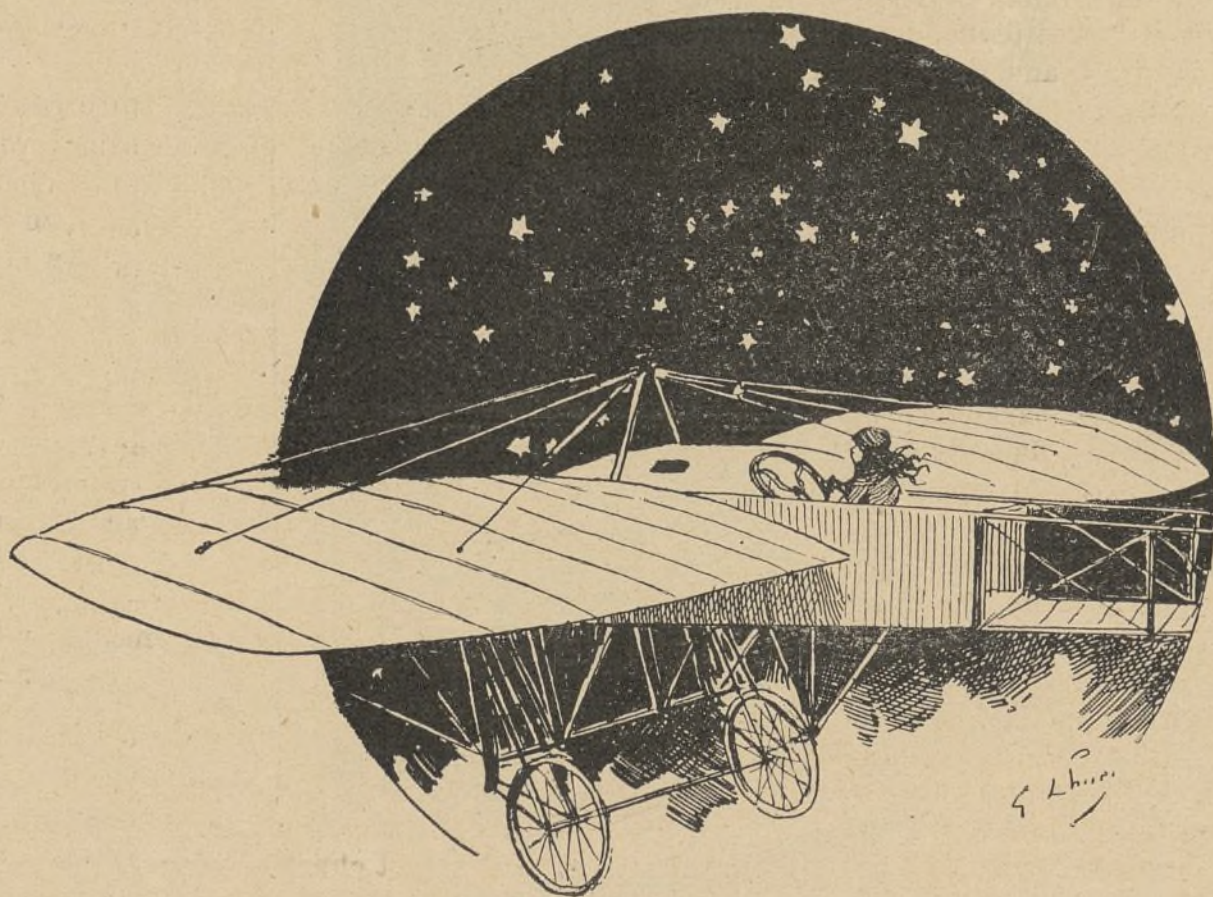


LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)

5 mai. — Ils en ont un toupet, les Boches! Ils nous ont pris un aéroplane et voilà qu'ils sont venus au-dessus de Saint-Denis lancer des bombes! Naturellement, on ne pouvait se douter que c'était un *taube*, on croyait que c'était un avion français, et tout le monde avait le nez en l'air. Et puis, patatras, boum..., boum! Ce

déborder la mer. C'est égal, on n'est plus en sûreté nulle part avec les fils de l'ogre, et Paul-Anré et moi nous avons résolu de nous acheter des ceintures de sauvetage pour mettre quand nous irions à Saint-Cloud en bateau-mouche. Les Allemands sont bien capables, un jour ou l'autre, d'en couler un en pleine Seine.



Ils sont venus au-dessus de Saint-Denis.

que les gens étaient furieux! Il faut s'attendre à tout avec des ennemis aussi indécents.

15 mai. — Les Allemands ont torpillé un magnifique transatlantique, le *Lusitania*, et il a coulé immédiatement au fond de la mer. C'est épouvantable, parce que beaucoup de petits enfants ont été noyés. Il y avait aussi des dames et des messieurs, en quantité, il y avait aussi quantité de bétail! C'est extraordinaire ce qu'il y a de choses sur un transatlantique. C'est grand, au moins, comme cent maisons; aussi haut que la première plateforme de la tour Eiffel. Et c'est lourd! c'est lourd! Ce n'est pas étonnant que ça ait coulé si vite; mais, par exemple, je me demande comment ça n'a pas fait

Et dame, c'est encore assez profond, surtout au milieu, et on se noierait sûrement autant que dans la mer.

25 mai. — L'Italie est avec nous! Vive l'Italie! Nous avons mis un drapeau de plus à notre balcon, aujourd'hui. Cela fait un beau faisceau de six drapeaux : français, anglais, belge, russe, serbe, italien!

Il va falloir maintenant que j'apprenne l'hymne italien, puisqu'ils sont nos alliés. Mademoiselle m'a raconté, qu'avant la guerre, les Italiens étaient alliés avec les Allemands. Mais quand ils ont vu que les Boches entraient en Belgique, comme ça, sans demander la permission, et qu'ils tuaient tout à coup

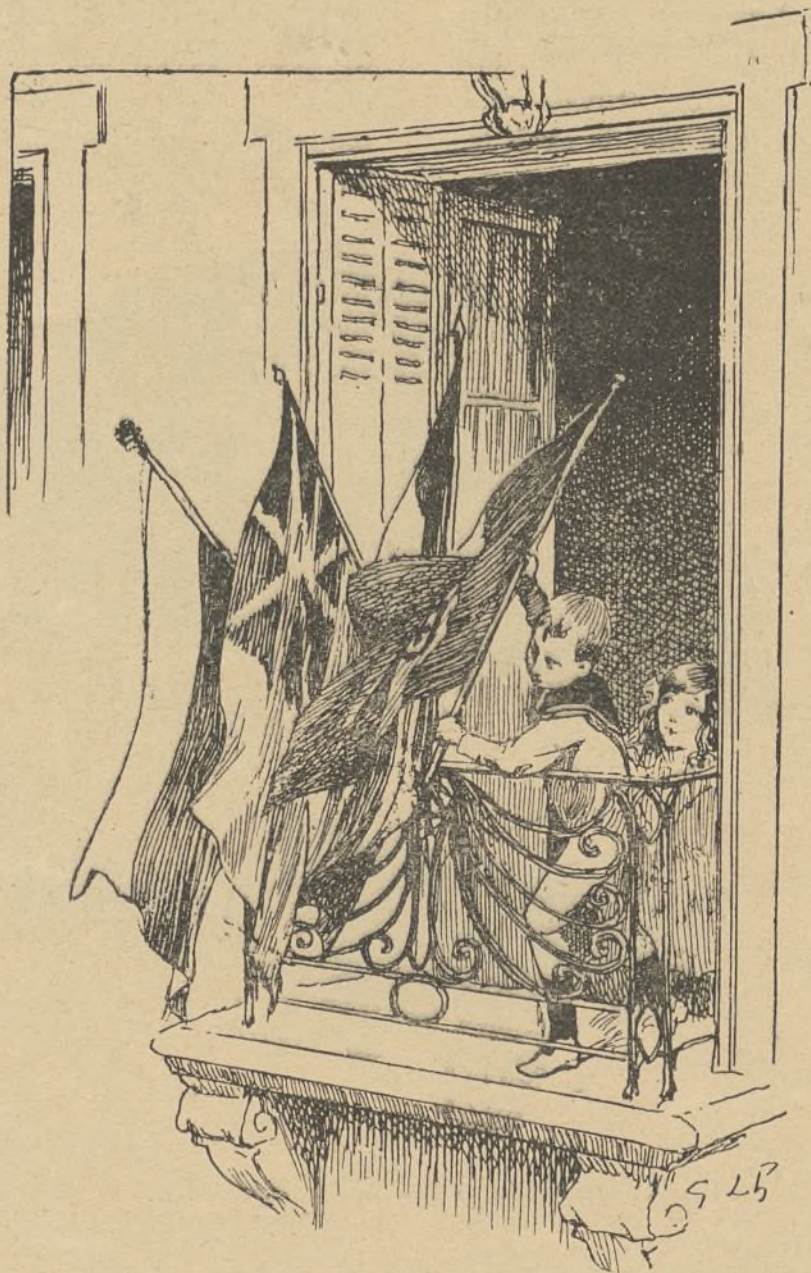
des femmes, des vieillards et des petits enfants qui ne leur faisaient rien du tout, et qu'ils incendiaient les églises, et qu'ils faisaient sauter les bateaux, et qu'ils lançaient des gaz asphyxiants dans les tranchées, les Italiens ont dit : « C'est fini, nous ne sommes plus vos alliés, parce que vous êtes trop cruels, et même si vous continuez à vous conduire de la sorte, nous partirons en guerre contre vous, avec les Français, les Anglais, les Belges, les Russes et les Serbes, qui, eux, sont des gens très loyaux. » Alors, les Boches ont répondu : « Nous [nous] en moquons ! » Et ils n'ont tenu aucun compte de ce que demandaient les Italiens, comme des mal appris qu'ils sont, et ils ont continué à faire toutes sortes d'horreurs. Alors les Italiens n'ont plus voulu avoir affaire avec des gens aussi barbares, et ils sont partis en guerre contre eux. Du reste, c'est bien étonnant que les Allemands et les Italiens aient été un moment alliés. Ils n'ont pas du tout les mêmes goûts ni les mêmes habitudes. Les Italiens sont les fils des Romains, qui étaient cultivés et surtout très civilisés. Ah ! ce n'est pas eux qui se seraient jamais servi de gaz asphyxiants. Ils avaient aussi des esclaves qui portaient leurs chaussures d'intérieur, dans des petites boîtes, quand ils allaient faire des visites. Alors, ils se déchaussaient, quittaient leurs souliers sales pour mettre de jolies pantoufles avant d'entrer dans le salon de leurs amis. Quand on pense aux grosses bottes des fils de l'ogre, que Baptiste a trouvées aux Rosiers, on comprend que cela ait un peu dégoûté les fils des Romains.

Tout de même, c'est très bien de la part des

Italiens de se mettre avec nous contre les Allemands et les Autrichiens. J'ai bien envie d'écrire à S. M. Victor-Emmanuel pour lui dire ce que je pense. Seulement, je ne sais pas écrire en italien.

28 mai. — Ah ! que c'était joli l'exposition que nous sommes allés voir cet après-midi. On aurait

cru qu'on lisait un conte de fées. Rien que des jouets, partout, dans les vitrines, sur des tables, au plafond, par terre ! Partout, partout, on ne voyait que des jouets ! Ah ! les belles poupées ! Quelles belles robes ; quels jolis chapeaux. Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les couleurs. Les unes se promenaient à pieds, d'autres en voiture. Il y en avait qui lisaient en regardant au travers de leur petit lorgnon d'écaille. D'autres prenaient le thé et mangeaient dans des jolis petits services de porcelaine. Que c'était amusant et comme j'étais contente de penser que toutes ces jolies poupées n'avaient plus été fabriquées en Allemagne, comme celles d'avant la guerre, mais qu'elles étaient



Nous avons mis un drapeau de plus.

toutes de vraies et de bonnes petites Françaises.

Ce qui m'a beaucoup amusée, après les poupées, c'est de regarder tous les objets confectionnés par nos braves poilus dans les tranchées. Ce qu'ils sont habiles et ingénieux de pouvoir faire toutes ces choses avec presque rien. Il y avait des chandeliers fabriqués dans des éclats de marmite ; des encriers faits de morceaux d'obus ; des soldats, taillés dans des bois ; des assiettes en écorce d'arbre ; des jeux de patience et des animaux en mie de pain. Tout cela était bien curieux !

30 mai. — Hier soir, il paraît qu'un Zeppelin a montré son bout de nez du côté de Compiègne, c'est pour cela qu'il y avait dans le ciel tant d'avions qui faisaient la ronde.

comme il ne venait pas, nous sommes allés nous coucher. Et j'ai rêvé que j'allais en aéroplane et que dans la voie lactée je cueillais plein d'étoiles pour faire des croix dont j'emplissais mes poches,



D'autres prenaient le thé.

C'était joli ! joli ! On aurait dit des étoiles filantes qui auraient filé très doucement. Et je pensais que, peut être, les anges faisaient là-haut une exposition d'étoiles, qui doivent être leurs jouets à eux.

Nous avons attendu que le Zeppelin arrive, mais

afin de les donner aux braves soldats qui combattent les méchants Boches.

HERCÉ.

(A suivre.)

RECETTE CHANTÉE

LES CONFITURES

La Bonne aventure, 6 gu.

Prenez rein' claud's, abricots,
Pêch's ou mirabelles,
Enlevez tous les noyaux
Que les fruits recèlent.
Par kilo de fruits, mettez
Une livr' de sucr', c'est assez
Pour vos confitures, ô gué
Pour vos confitures.

Ensuite, on vers' le tout dans
Une bassine de cuivre
Très propr', car des accidents
Pourraient bien s'en suivre.

Sur feu moyen pour êtr' cuites
Trois quarts d'heur' cela suffit
Pour vos confitur's, ô gué,
Pour vos confitures.

Dans des pots, vous les mettrez
Puis un' fois refroidies
D'un papier vous les couvrez
Trempe dans l'eau-de-vie ;
Un s'cond papier qu'vous ficelez,
Et pour l'hiver vous aurez
De bonnes confitures, ô gué !
De bonnes confitures.

CAUSERIE DE GRAND-MÈRE

DÉLAISSÉE !

— Maman, je m'ennuie!... Que faire? A quoi jouer?

Gisèle ponctue cette demande en s'étirant dans le grand fauteuil capitonné où, tour à tour, elle s'affale, cachant ses longs cheveux noirs dans les coussins soyeux, ou se redresse en tapotant le parquet de ses pieds impatients.

— Prends ta poupée.

— Je l'ai déjà habillée.

— Ton album de dessin.

— Je n'ai pas de crayon.

— Travaille pour les petits réfugiés.

— Oh! toujours travailler! Depuis cette malheureuse guerre, on ne parle plus que de cela. Il faudrait tricoter du matin au soir. Les aiguilles me fatiguent les doigts.

— En voilà assez! dit maman. Quand on a huit ans, on est d'âge à s'amuser seule, sans ennuyer les grandes personnes. Va dans ta chambre, j'ai à faire : il faut que ma lettre à papa parte avant une heure ou elle manquera le courrier; puis, je suis attendue à l'ambulance; enfin, je ne trouve pas, comme toi, que les aiguilles à tricoter fatiguent : jamais elles ne courent assez vite pour soulager les malheureux! Va, ma chérie, rejoindre ton frère qui joue dans la galerie. Plus tard, je pense, tu seras moins insupportable.

Gisèle n'est pas contente; elle trouverait naturel que maman laissât tout en plan pour s'occuper de sa petite personne; néanmoins, elle obéit et sort lentement, à petits pas, en faisant sa plus vilaine moue.

C'est jeudi. Marc est en congé. Trop heureux

d'avoir échappé à sa classe de sixième, Marc ne perd pas son temps à maugréer contre les hommes et les choses.

Dans la vaste galerie, ses soldats de plomb s'alignent. Les régiments sont assemblés : de petites boîtes, savamment disposées, figurent les tranchées derrière lesquelles les fantassins s'abritent; l'artillerie pointe les canons.

— Je viens jouer avec toi, dit Gisèle, dont le visage allongé n'a rien d'engageant.

— C'est cela; justement, je n'ai personne pour faire les Boches! Mets-toi là : voici tes canons, tes soldats : tu es le Kaiser.

— Oh! je ne veux pas être ce méchant homme, ni ses vilains soldats non plus!

Et d'abord, proteste l'enfant, je ne veux pas jouer je m'ennuie, je suis malheureuse, personne ne m'amuse, pas même maman qui ne s'occupe pas de moi. Oh! si papa était là!

Cette fois, Gisèle pleure tout à fait, elle essuye ses larmes avec son tablier blanc, tout frais, qui n'est plus frais maintenant que les mains de la fillette l'ont froissé et maculé de taches qui pourraient bien être le restant de confiture de son déjeuner.

— Tu plaisantes, petite sœur, fait Marc ému. Gentiment il va à elle et l'embrasse.

— C'est sûr que c'est triste qu'il soit à la guerre! mais comment chasserait-on les Boches, si les papas restaient chez eux? Moi, je trouve cela très beau de se battre! Et puis, tu dis des bêtises : que personne ne s'occupe de toi, pas même maman! Ah! vous autres les filles, vous faites des histoires pour rien et vous vous plaignez toujours!



Les régiments sont assemblés.

Et le garçonnet dont l'émotion est passée et qui aime les solutions promptes :

— Veux-tu jouer? Oui ou non?

— Non, tu es trop désagréable, répond Gisèle, en refermant sur elle la porte de sa chambre.

Là, elle tourne sur elle-même, prend un livre, le rejette sur la table, ouvre et ferme la malle de sa poupée, sort de la minuscule armoire les vêtements de sa fille et les y entasse à nouveau dans le plus grand désordre.

Et comme nounou, qui range la chambre, la regarde étonnée.

— Oh! nounou, que je m'ennuie! personne ne s'intéresse à moi, Marc me bouscule et maman ne me regarde même pas. Je suis trop malheureuse!

La vieille Bretonne lève les bras au ciel :

— Seigneur Jésus! peut-on dire des choses pareilles! une petite fille qui ne manque de rien! Plus souvent que votre maman ne pense pas à vous! La pauvre chère dame, qui est déjà si malheureuse de l'absence de Monsieur. Voyons, ce n'est pas sérieux, faut vous faire une raison!

Le baby pleure dans la chambre voisine, il rappelle à nounou qu'il ne faut pas s'attarder en de longues dissertations; elle sort.

Gisèle reste là, à ne rien faire. Machinalement elle s'arrête devant le portrait de papa. De très bonne foi, elle lui débite le petit discours qu'elle faisait, il y a un instant, à Marc et à nounou.

C'est très drôle, il lui semble, tout à coup, qu'elle n'a jamais regardé « pour de bon » ce portrait qui lui est pourtant si familier!

Et voilà qu'à dévisager la figure de l'absent, la petite se calme, son front ridé se détend. Entre celui qui est loin et elle, quelque chose de très doux se passe.

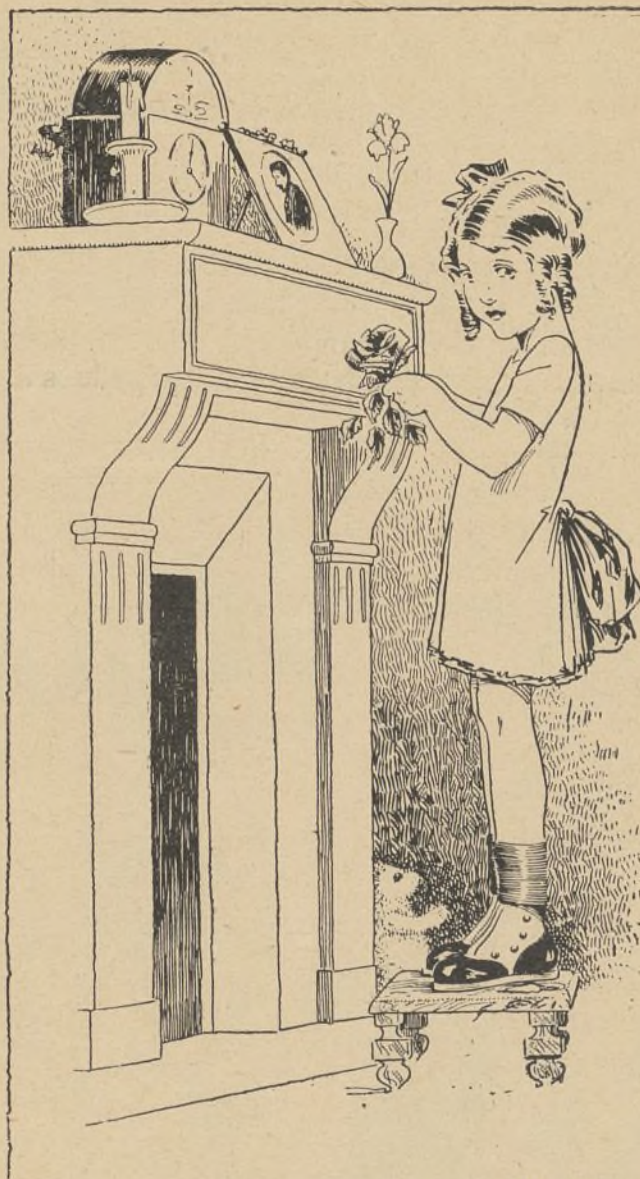
Que dit papa à sa fillette?

Parle-t-il des fleuves et des montagnes qu'il y a entre eux? Des obstacles infranchissables qui les séparent? De cette terre qu'il foule, où tout craque et s'effondre? De l'inconnu où il va?

Non, papa ne se plaint pas. Doucement, dans cet entretien muet, il demande à Gisèle de faire bravement sa tâche quotidienne, il lui parle d'heures graves pour chacun, où les petites filles ne doivent être ni fantasques, ni exigeantes à ce qu'on s'occupe d'elles, pour les amuser ou les distraire.

Une lueur exquise pénètre l'enfant. Elle court au jardin et cueillant la plus belle rose, toute pâle, toute claire, que le soleil caresse, dans un sursaut d'attendrissement elle l'apporte et la pose devant la photographie aimée.

Puis, tout le jour, redevenue gaie, elle ne sait pourquoi, elle joue avec des cailloux, avec des brins d'herbe, avec sa petite sœur, avec Marc et ses soldats — sous la seule condition de ne pas faire « l'Allemand ».



Elle apporte la plus belle rose.

A la tombée du jour, elle monte chez maman; mais à la porte entr'ouverte elle s'arrête muette.

Sa mère est là, assise devant le portrait de l'absent: les mains croisées sur les genoux, les yeux au loin, maman toujours active, maman ne fait rien!

Alors, sans bruit, l'enfant se glisse, à ses côtés, abrite son visage pâlot contre la joue maternelle, et murmure :

— C'est donc pour cela que tu veux être seule? que tu m'oublies? Est-ce qu'à toi aussi, il dit de belles choses?

Maman attire sa fillette dans ses bras, pose ses lèvres sur l'étroit front blanc :

— T'oublier, petite folle! Peux-tu croire?

Elles sont deux maintenant à fleurir chaque jour le portrait de papa; mais Gisèle ne se plaint plus, n'exige plus qu'à toute heure on s'occupe d'elle, on l'amuse. Gisèle a compris qu'en ces heures d'angoisses, les grands ont le cœur et la pensée ailleurs.

Faites de même, fillettes amies, et vous ferez acte de bonnes petites Françaises.

Grand'mère,
M. C.

RÉCIT DE GUERRE

LA FERME DE LA HOULETTE

A deux pas de la route de R... à B..., s'élève la ferme de la Houlette. Séparée par cette route seulement de la voie ferrée et du canal, les grands bâtiments — tant ils en sont proches — semblent adossés à la colline voisine que recouvre une épaisse futaie.



C'est Pierre, l'enfant de la maison.

C'est un « écart » du village de V..., ainsi qu'on appelle là-bas ces fermes isolées qui ne voisinent avec aucune autre et ne sont entourées que de quelques pauvres chaumières.

Un grand verger enserre la Houlette, tandis qu'au bout des prés serpente une modeste rivière cachée par les saules. Puis, au loin, l'horizon s'élargit, s'étend muré tout au fond par la sombre et mystérieuse forêt de l'Argonne.

Pouvons-nous encore nommer « ferme », les écroulements amoncelés en septembre 1914, dans la cour triangulaire, barrée autrefois par l'habitation de la famille Granjeot ?

Quelques murs lézardés soutiennent à peine la maison basse aux poiriers en espaliers qui s'épanouissaient jadis sur sa façade et gisent maintenant tordus, hachés par le milieu.

Quelques murs calcinés, dédaignés par les obus, marquent seuls la place des vastes granges et des chaudes étables ; des sacs de blé, d'avoine, éventrés s'éparpillent à tout vent. Quelques poules, le bec ouvert, s'envelopent effarées du bord des mangeoires boiteuses ; à droite, une vieille charrue ; à gauche, de la paille, des tonneaux, des débris de meubles, tout cela enchevêtré, dans un désordre indescriptible.

Plus de gens, plus de bêtes à la Houlette ; tout semble mort. Seul, un mince filet de fumée bleue trahit la vie au milieu de ces ruines.

De la cave, masquée par le vieux puits, la porte s'ouvre lentement et livre passage à un garçonnet de quinze à seize ans. C'est Pierre, l'enfant de la maison.

Il regarde autour de lui, inspecte chaque coin, et, pour mieux surveiller l'horizon, s'agenouille aux créneaux que forment les éboulis du mur.

Tout est calme, rien ne semble changé dans la marche du temps : le fruit de l'églantier tend ses baies rouges au rebord des haies, le ciel bienfaisant laisse courir sa lumière chaude au ras de la plaine immense.

Mais celle-ci n'est plus qu'un long bouleversement. Le sol défoncé s'ouvre en grands trous profonds ; de ci, de là, des tertres allongés s'ornent d'une croix, d'un képi ; ou bien encore, au loin, quelque canon s'égare démonté, renversé, avant la fuite hâtive.

Le garçonnet retourne à l'entrée de la cave :

— Viens, Francine, tu peux monter. Ils sont loin. On n'entend même plus le grondement des canons.

Celle qui est ainsi appelée franchit les marches disjointes de l'escalier branlant. C'est une fillette de quatorze ans, vêtue d'un caraco gris, d'une grosse jupe de laine à carreaux.

Elle est propre, avec ses cheveux lisses, bien nattés ; mais ses traits sont tirés et ses yeux angoissés disent ce qu'ils ont vu.

Elle tient sur le bras un gros bébé joufflu, qui n'a pas ses deux ans, dont le regard clignote à la lumière du jour et qui se serre contre sa sœur.

Avec épouvante, Francine regarde le logis saccagé.

— La maison tient encore, reprend Pierre d'une voix éteinte. J'ai fait du feu dans l'âtre, oh ! un tout petit feu..., il faut être prudent. Mais, n'aie crainte, ils sont loin !

Ils, ce sont les Allemands.

Oh ! cette guerre, cette guerre qu'elle est terrible à ces enfants !

Dès le milieu d'août, le père a rejoint son régiment; tous les hommes, avec lui, sont partis du hameau.

Le froment était mûr, il appelait la javelle; mais pour coucher le blé sur le sillon, il n'y avait que des bras de femmes et des bras d'enfants.

La « mère » Granjeot, comme on l'appelait à V..., était dure à l'ouvrage. Quand son « homme » partit, elle résolut avec son petit Pierre d'être brave à la tâche.

Debout dès l'aube, tous deux fauchaient, moissonnaient; le vieux pâtre boiteux les aidait de son mieux.

Et l'aire s'était remplie : elle regorgeait même, comme pour défier l'orage.

Il vint cependant, roulant les hordes barbares dans la vallée entière. Des cris rauques emplirent le ciel, l'incendie s'alluma après qu'avait grondé la grosse voix des canons.

Au milieu des envahisseurs triomphants, Pierre a vu sa mère tomber, les bras en croix, sous les balles ennemies. C'était là, au bout du pré : elle venait de mettre en liberté, chevaux et vaches affolés.

L'enfant, le cœur brisé, les yeux grandis d'horreur, s'est ressaisi pour sauver Francine et le petit Paulin. Cachés tous trois au fond de la cave, ils ont passé là, deux jours et deux nuits.

Bichette, la chèvre blanche, leur a donné son lait, et ses flancs robustes ont servi à Paulin d'oreiller.

Puis, l'armée française a repoussé l'ennemi.

Dans sa hâte de revanche, elle n'a fait qu'un bond, s'arrêtant à peine à la Houlette, maintenant elle tient tous les coteaux voisins.

Pierre, dans la mesure déserte, sent plus que jamais qu'il est le seul soutien des pauvres orphelins.

— Viens, dit-il à sa sœur, fais comme faisait notre mère!

Francine, à ces mots, se trouve soudain grandie. Vaillante, elle pénètre dans l'unique pièce qui soit encore debout. En bonne ménagère elle creuse la cendre, arrange les tisons. En un tour de main, tout est en place et Paulin, assis sur la pierre, contemple, ravi, sa sœur qui prépare les bols sur la table de merisier ciré.

Pierre, à nouveau, visite la cour et cherche dans les chaumières voisines s'il est quelque habitant.

Un vieux, une vieille : c'est tout; les autres ont pris la fuite ou sont peut-être morts.

L'adolescent ramène les vieillards à la ferme dans la misère commune il fait bon se serrer.

Et maintenant la vie reprend dans la monotonie des jours.

Pierre, avec le vieux, besogne rudement. Il hâte les labours et les premières semailles.

Francine, vaillante aussi, tremble parfois quand le vent, à la nuit, passe dans la forêt.

— S'ils allaient revenir! dit-elle avec terreur.

Un soir, Pierre rentre tard :

— Petite sœur, dit-il, les nôtres sont par là, au loin sur la colline; mais ils sont peu nombreux et l'ennemi les menace. Laisse-moi aller à B..., où est l'état-major. Là, je dirai ce que j'ai vu... Il le faut, pour la France!

Et plus bas, il ajoute :

— Et pour venger ma mère!... Mais il ne faut pas que vous restiez ici; je sais dans la futaie une retraite sous terre qu'ont construit les bûcherons, en des années meilleures. Laisse-moi t'y conduire avec notre Paulin : tu y passeras la nuit et demain, dès l'aurore, je serai de retour.

Francine, courageuse, embrasse son grand frère :

— Va, dit-elle, pour notre patrie et pour notre chère mère.

Doucement, elle prend le petit, assis sur sa grande chaise, elle l'enveloppe chaudement et le serrant bien fort, sans dire un mot, elle part, lentement, sous les étoiles vacillantes, dont la lumière incertaine les accompagne.

Leurs pas se font légers, leurs ombres se fondent sous le couvert du bois et ainsi ils arrivent au réduit souterrain, caché sous la verdure.



Je le jure ! fait le jeune garçon.

— N'aie crainte, petite sœur, cet abri est certain ; dormez jusque demain, je cours aux avant-postes.

Francine entend battre son propre cœur, mais pas un geste d'elle n'arrêtera l'enfant vaillant.

Et maintenant, dans la nuit, Pierre s'éloigne ; bientôt on ne perçoit plus le bruit de ses pas. Il court, fait des crochets, puis, dans les sentiers, il marche, il marche longtemps.

Il arrive là-bas, déjà la sentinelle se détache :

— Qui va là ?

— Ami, répond l'enfant, et, d'une voix précipitée, il dit tout ce qu'il sait, et que l'ennemi s'avance et qu'il faut du renfort.

L'officier qu'on appelle le regarde, méfiant, le mène au général.

Il répète avec feu tout ce qu'il a déjà dit.

— Serait-il vrai ? demande le grand chef.

— Je le jure ! fait le jeune garçon dont l'œil brille d'une flamme ardente.

— D'où viens-tu ? Et pourquoi si tard dans la nuit ?

— Pour sauver mon pays et pour venger ma mère !

— Bien parlé, mon garçon, et tu parais sincère, mais tu vas nous guider !

Tandis qu'un aéro léger s'élève, tournoie et vole dans la nuit, vers le point indiqué, à pas furtifs le bataillon s'avance.

Francine a peu dormi ; cependant, à l'aurore, elle tombe de sommeil.

Un bruissement dans les grands arbres l'éveille, puis, plus loin, c'est la fusillade, le bruit sec des mitrailleuses mêlé au crépitement des balles, la clameur des vainqueurs.

— Ils sont là, commandant, et Pierre, radieux, fait sortir les deux petits de leur sombre réduit.

— Vous êtes de braves enfants et tu nous as sauvés ! Quelle récompense veux-tu ?

— Rester au régiment, aller chaque jour au feu en criant : « Vive la France ! »

Depuis ce matin-là, Pierre, fraîchement équipé, se bat avec fureur, le voilà caporal.

Francine et Paulin, ramenés à l'arrière, sont confiés aux bonnes sœurs de l'ambulance de L... Les deux vieux garderont la ferme et, patiemment, pour le père absent, pour la famille dispersée, ils recommenceront le travail de plusieurs générations.

BRUYÈRE.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

UN NOUVEAU LANGAGE

Voici, à l'apparence, un nouveau langage à l'aide duquel vous pourrez intriguer et surprendre petits et grands.

Débitez rapidement les phrases écrites ci-après. L'explication se trouvera en regard, entre parenthèses, pour aider à la compréhension de ces mots bizarres.

C'est un petit jeu de société fort divertissant, qui n'exigera guère d'efforts de mémoire, s'il demande une langue déliée.

Voici donc une liste de ces phrases, dont quelques-unes sont peut-être déjà connues de vous.

Stanislas. (C't âne y s'lasse.)

Similiter diversitas. (Six militaires, dix verres, six tasses.)

Ménavénès. (Mes navets naissent.)

Latoté, trouya. (Latte ôtée, trou y a.)

Murgaté, latoté, troucifi, rasimi. (Mur gâté, latte ôtée, trou s'y fit, rat s'y mit.)

Pianio, cayaniba. (Pie à nid haut, caille à nid bas.)

Abiscouti, grainsmouti, abiscou, graiasmou.

(Habit s'coud-il ? Grain s'moud-il ? Habit s'coud, grain s'moud.)

Vernapado, topana, cocosi. (Ver n'a pas d'os, taupe en a, coq aussi.)

Cacao, vernao, ratapateo, poulana, pioci. (Coq a os, ver n'a os, rat a pattes et os, poule en a, pie aussi.)

Polsonportua, celnimi, versimi, largata. (Paul son porc tua, sel n'y mit, ver s'y mit, lard gâta.)

Chaviro, chamipataro, robrulapatacha, patachakitaro. (Chat vit rôti, chat mit patte à rôti, rôti brûla patte à chat, patte à chat quitta rôti.)

Tonté tati loté tatou ? (Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ?)

Un taderi tentatera, leratenté tataleri. (Un tas de riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz.)

Comme vous le voyez, le choix des phrases est abondant et la liste est loin d'être close. Vous pourrez en forger d'autres vous-mêmes avec un peu de sagacité. Vous aurez l'air de parler latin et d'être très savants.)

(Echo de l'Est.)

même pas le nom de ses lapins! Jeannot lapin eut, dans sa vie, toutes sortes d'aventures qu'il faut que je vous rapporte.

D'abord il faut que vous sachiez qu'il était un peu désobéissant, Jeannot lapin! Or, quand un enfant n'obéit pas à ses parents, il lui arrive toujours des choses désagréables. Ça, c'est aussi vrai que deux et deux font quatre.

C'était le jour du marché. Maman lapin devait y aller pour acheter les provisions de la semaine. Elle prit son grand panier, son ombrelle, parce qu'il y avait beaucoup de soleil, mit un tablier propre, enfila ses sabots et sortit du terrier. Elle trouva ses enfants qui jouaient dehors.

— Ne vous éloignez pas, leur dit-elle, car depuis quelque temps le bois n'est pas très sûr, j'ai été poursuivie l'autre jour par le vieux père Duchesne, le garde du parc. Surtout n'allez pas jouer du côté de son jardin, il vous arriverait malheur. Jeannot, tu es l'ainé, fais bien attention à tes frères et à tes sœurs. Je ne serai pas longtemps. Au revoir.

Maman Lapin partit à grands pas. Nous la laisserons toute seule acheter ses carottes et ses choux, car les mamans n'ont pas besoin d'être surveillées et nous regarderons un peu ce que font ses enfants.

Eh! mais, ils sont très sages! Ils jouent aux quatre coins. C'est la toute petite sœur qui est au milieu et, comme elle court moins vite que les autres, elle a bien du mal à rattraper sa place. Enfin, la voilà casée au pied d'un sapin et c'est Jeannot maintenant qui est au milieu, ce qui ne l'amuse pas du tout...

— Je ne joue plus, dit-il après un moment.

Les petits frères et les petites sœurs protestent.

— Taisez-vous, j'ai entendu du bruit. Rentrons vite!

En un clin d'œil, les cinq petites queues blanches disparaissent dans le terrier.

— Savez-vous? dit Jeannot. Je vais aller voir ce qui nous a effrayés pour prévenir maman au besoin. Restez ici bien tranquillement à m'attendre.

Oh! le rusé Jeannot lapin! Il n'avait entendu aucun bruit et il n'est pas du tout inquiet sur le sort de sa maman. En donnant un tour de clé à la porte du terrier, pour que ses petits frères et ses petites sœurs ne se sauvent pas, il rit tout seul dans sa barbe. S'il sort de la maison, c'est tout simplement pour aller faire une petite excursion dans

le jardin du père Duchesne, ce que sa maman lui avait si bien défendu. Quand je vous disais qu'il était un désobéissant petit lapin!

Le voilà donc, enchanté de son escapade, qui se dirige à grands bonds vers le fameux jardin où il a aperçu, à travers la barrière, toutes sortes de bonnes choses à manger. La porte est fermée! Mais quand on s'appelle Jeannot lapin on ne s'embarrasse pas pour si peu, on tourne tout autour de la barrière, on découvre une petite brèche, on s'aplatit par terre et on passe. Mais... on entend crac! et on s'aperçoit qu'on a déchiré sa belle veste toute neuve, ce qui n'est pas drôle du tout.

Jeannot lapin se console de ce premier accident en pensant qu'il va se régaler de jeunes pousses bien tendres et que sa sœur, pas la plus petite qui ne sait pas encore coudre, l'autre, sera assez gentille pour lui raccommoder son accroc.

Le voilà donc qui commence l'exploration du jardin du père Duchesne et qui, en passant au milieu des carrés de légumes, donne un petit coup de dent par ci, un petit coup de dent par là. Quelles bonnes salades! Quels bons haricots! Quels céleris exquis! Jeannot lapin se croit dans le paradis, mais son extase est de courte durée. Au détour d'un chemin, devinez-vous qui il aperçoit à quatre pattes, en train de repiquer ses radis? Le père Duchesne en personne.

La bravoure n'est pas la qualité dominante de Jeannot lapin. Il se dit que le père Duchesne pourrait bien le mettre dans un pâté... Dame, c'est une chose qui arrive à beaucoup de lapins! Aussi rebrousse-t-il chemin à toute allure. Mais, dans sa précipitation, ne voilà-t-il pas qu'il se cogne dans un énorme chou. Le bruit attire l'attention du père Duchesne, qui lève la tête et aperçoit le coupable :

— Encore un! s'écrie-t-il en brandissant son déplantateur.

Il faut vous dire que le père Duchesne ne détestait au monde que deux choses : les mauvais garnements du village, qui lui chipaient ses prunes et ses pommes avant qu'elles ne fussent mûres, et les lapins qui lui croquaient toutes ses jeunes pousses. Quand il apercevait un de ces misérables, il lui livrait une chasse acharnée, mais il parvenait rarement à saisir le coupable au collet.

Voilà donc notre Jeannot lapin détalant au milieu des plates-bandes, et le père Duchesne courant derrière lui. Quelqu'un, qui aurait pu les voir tous les deux, l'un tremblant de

peur et l'autre suffoquant de colère, se serait bien amusé.

Jeannot lapin allait comme un fou, ne parvenant pas à découvrir la brèche par laquelle il était entré dans le jardin. Si, au moins, il avait pu retrouver le carré des salades, il se serait orienté; mais les salades se cachaient sans doute, car il n'arrivait pas à remettre la patte dessus. Ah! dans cette course échevelée, combien il maudissait sa désobéissance! Combien il regrettait d'être pas tranquillement resté au terrier avec ses petites sœurs et ses petits frères!...

Au moment où le père Duchesne allait l'atteindre, frou... Jeannot lapin disparut complètement derrière la serre où étaient entassés des pots de toutes les grandeurs, des tamis, des arrosoirs, bref toutes les choses dont on se sert dans un jardin.

Voilà notre père Duchesne bien embarrassé et qui se gratte la tête pour savoir s'il va regarder derrière chaque pot pour trouver son ennemi. Il allait retourner à ses radis quand il entendit :

— Atchoum! atchoum!

C'était le pauvre Jeannot lapin qui éternuait. Savez-vous ce qui lui était arrivé? Il avait sauté dans un grand tonneau d'arrosage qu'il avait cru vide; mais, une fois dedans, il s'était aperçu que le fond était plein d'eau et dame! il avait froid là-dedans. Pour comble de malheur, il avait perdu son mouchoir.

— Atchoum! atchoum!

— C'est trop fort, dit tout haut le père Duchesne en regardant autour de lui.

Jeannot lapin, qui ne pouvait plus tenir dans un endroit aussi humide et qui craignait les rhumes plus que tout au monde, se décida à sortir de sa cachette et frou... fila entre les jambes du père Duchesne auquel tant d'audace coupa la respiration.

Cette fois, Jeannot lapin est dans la bonne direction. Il court droit à la brèche de la barrière, mais, en s'échappant, il laisse un de ses sabots dans le jardin.

Enfin, il est dehors et il peut songer à se reposer un peu! Quelle aventure! Je crois qu'on ne l'y reprendra plus à vouloir goûter aux plantations du père Duchesne!

— Voyons, quelle heure est-il?

Jeannot lapin regarde à sa patte.

Hélas! c'est pour constater un nouveau malheur! Dans la bagarre, il a perdu la montre-bracelet que son parrain lui avait donnée pour ses étrennes...

Comment rentrer au terrier, main-

tenant, avec sa veste déchirée, un sabot en moins, son mouchoir et sa montre disparus! Brrr! Il a froid dans le dos en pensant à la mercenaire qui l'attend au logis. Si au moins il avait la chance de rentrer avant sa mère.

Il se remet bien tristement en route, le pauvre Jeannot lapin, et il marche lentement, lentement, lentement, pour retarder autant que possible la correction. Mais il a beau aller comme une tortue, il arrive tout de même.

Alors il se glisse doucement, doucement, doucement, dans le terrier et il entre sans avoir été entendu.

Sa mère est là qui épluche des choux pour le dîner, assise bien en face de la porte pour surveiller.

Jeannot lapin est tellement fatigué qu'il n'a pas le courage de se sauver, mais il a tellement peur de sa maman qu'il n'ose pas avancer. Alors, il reste là, tremblant comme une feuille.

— Ah! vous voilà, Monsieur! dit maman lapin, qui vient de lever la tête. Et dans quel état! Une veste toute neuve en lambeaux (c'est vrai que le trou s'était beaucoup agrandi à force de courir dans tous les sens), un seul sabot aux pattes et soufflant comme une locomotive. D'où venez-vous?

— Atchoum! dit Jeannot pour toute réponse. Atchoum! atchoum!

— Allons, bon! il a attrapé un rhume par-dessus le marché, gémit la pauvre maman lapin. Eh bien! il va aller au lit tout de suite et, au lieu de bonne soupe, il aura de la tisane, rien que de la tisane amère qu'il déteste tant! Et, demain, j'enverrai chercher docteur lapin, qui sera forcé de lui faire une horrible opération.

Jeannot lapin disparaît sous ses couvertures, heureux d'en être quitte à si bon compte, quoique, au fond, la visite du docteur lapin n'ait rien de réjouissant. Sa mère a parlé d'une horrible opération... Pourvu qu'on ne soit pas obligé de lui couper le nez pour guérir ce maudit rhume.

C'est en proie à ces sombres idées que Jeannot lapin, harassé de fatigue, s'endort.

Croyez-vous qu'il recommencera? Moi, je ne le pense pas!

PETITES NOUVELLES

Mlle Pâquerette organise, pour le premier dimanche du mois prochain, un concert de poupées dont le bénéfice sera affecté à l'achat de tabac pour les blessés. Le programme

n'est pas encore arrêté, mais nous pouvons dire déjà que M^{lles} Francesca, Li-on et Arlette prêteront le gracieux concours de leurs jolies voix.

On demande des poupées de bonne volonté pour s'occuper des poupées réfugiées actuellement à Paris. Se faire inscrire, entre 2 et 7 heures, au bureau du Journal, pendant toute cette semaine.

Marquissette informe toutes ses amies qu'elle part comme infirmière pour les Dardanelles. Elle donnera des nouvelles, si c'est possible, mais elle demande qu'on ne se formalise pas si elle ne peut répondre régulièrement aux lettres qu'elle recevra. Ecrire, à partir du 15 de ce mois: Ambulance n° 3.

L'exposition d'aquarelles de poupées de la salle Bijou fermera samedi prochain. La tombola sera tirée lundi après-midi, en présence de M^{lle} Tulipia, organisatrice de l'exposition. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, la liste des numéros gagnants, qui sera affichée, dès mardi, au bureau du journal. Les poupées habitant Paris pourront donc la consulter immédiatement.

Les poupées qui désirent se débarrasser d'objets leur appartenant sont priées d'avertir M^{lle} Pâquerette qui centralise, au bureau du Journal, tous les dons, même les plus insignifiants. Elle serait particulièrement reconnaissante aux poupées qui pourraient lui envoyer des malles, des valises, des sacs de voyage susceptibles de faciliter les déplacements des camarades peu fortunés.

M^{lle} Pampille cherche une poupée de compagnie pour passer deux mois au bord de la mer. Elle ne peut payer d'appointements élevés, mais sa villa présente tous les avantages du confort moderne et sa table est très abondante. Ecrire villa des Tilleuls, à Poupeville-sur-Mer. Très pressé. Il ne sera pas répondu aux lettres non affranchies.

On annonce le prochain mariage de Pervenche avec un marin breton qui a perdu une jambe à la guerre. En raison des circonstances, il ne sera envoyé aucune invitation.

DEVINETTES

Saurez-vous me dire, petites poupées, pourquoi les pêcheurs à la ligne prennent tant de poissons en Ecosse?

R. *Parce que les pois sont dans les cosses.*

Qu'est-ce qu'on met sur la table, qu'on coupe et qu'on ne peut pas manger?

R. *Un jeu de cartes.*

Quel est le manteau le plus chaud en hiver?

R. *Le manteau de la cheminée.*

Quel est l'objet que l'on désire le plus à mesure que l'on s'en dégoûte?

R. *C'est un parapluie (parce que l'on sent des gouttes).*

Donner la preuve que le chien est, de tous les animaux, celui qui a le meilleur caractère.

R. *Quand on lui fait une niche, il est enchanté.*

Faut-il dire colimaçon ou limaçon?

R. *Il faut dire colimaçon quand on a le temps et limaçon quand on est pressé.*

Je suis, poupée maligne, tout au bout de ta main],
Je commence la nuit et finis le matin].

Quel est mon nom?

R. *La lettre N.*

Cinq oiseaux sont perchés sur une branche. Passe un chasseur qui en tue trois. Combien en reste-t-il?

R. *Il en reste trois, les trois qui ont été tués, car les deux autres n'ont pas été assez bêtes pour rester là. Ils se sont envolés!*

CHARADE

Mon un sert à faire du pain,
Mon deux se met dans la balance,
Mon entier fait, quoi qu'anodin,
Souvent plus de mal qu'on ne pense.

R. *Epi-gramme. — Epigramme.*

Le Gérant : L. VERPILLOT.

PARIS. — LOUIS DE SOYE, IMPRIMEUR.